

# MADAME SEYERLING



*DIDIER DECOIN*

*de l'Académie Goncourt*

# MADAME SEYERLING

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-038976-2

© Éditions du Seuil, janvier 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*A ma femme, en ses jardins,  
ailleurs, partout, toujours...*



J'espère vivement que l'été prochain, au crépuscule, le fantôme clair de la chouette effraie survolera en silence un jardin pâle – ce jardin pâle qu'aujourd'hui je plante sous les premiers flocons de neige.

VITA SACKVILLE-WEST



J'ai commencé à écrire à cause d'une jeune fille, j'ai arrêté trente-cinq ans plus tard à cause d'un canard. Aujourd'hui, la jeune fille doit être une petite femme rondelette et ménopausée, aimant toujours les chansons de Nat King Cole, surtout *To Kill a Mockingbird*, les livres de J. D. Salinger, surtout les *Nouvelles*, surtout *Un jour rêvé pour le poisson-banane*. Quand je l'ai connue, elle fumait des Gauloises sans filtre. Elle a dû y renoncer, comme la plupart des gens, mais trop tard pour moi : je ne saurai jamais quel goût avait sa bouche au naturel. Elle n'habite plus boulevard du Montparnasse, elle a passé l'âge de porter des kilts fermés par une grosse épingle dorée, elle est restée blonde, coiffée court, des mèches d'ange dans la nuque, une frange sur le front. Enfin, je suppose. En fait, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Je l'ai peut-être croisée sans la reconnaître. On m'a rapporté que c'était arrivé, qu'elle m'avait vu, et moi pas. C'est possible. Et frustrant. Depuis, je suis très vigilant, mais on dirait qu'elle n'est nulle part. Le canard, lui, est mort. Ce qui n'étonnera personne car, sauf accident, il n'y a aucune commune mesure entre l'espérance de vie d'une jeune fille et celle d'un canard.

J'ai pris la décision de ne plus écrire en regardant un film finlandais, couleurs délavées, rythme lambin. C'était très tard, une nuit sur Arte. A un moment donné, dans ce film, une fermière attrape un canard. Lui allonge le cou sur une bûche, le décapite. Le canard se sauve en battant des ailes. La fermière indifférente. Des volutes de brume bleue comme des foulards bleus autour des sapins bleus sur les collines bleues. C'est très finlandais, tout ce bleu. En France, on aurait donné à la scène une dominante rouge – non ? Le décapité fait le tour de la cour de ferme, se faufile sous une charrue. Baissant ce qui lui reste de cou comme s'il avait peur de se cogner la tête qu'il n'a plus. Escalade un tas de purin, en redescend, toujours ses ailes battant follement, un bruit détestable de papillon énorme et répugnant sous un abat-jour genre parchemin. Se cogne contre un mur. Privé d'yeux, n'a pas vu l'obstacle. Ne comprend pas. S'obstine à vouloir passer quand même. Court à droite, court à gauche. Cherche une issue. Stupide et poignant. La basse-cour qui continue de vaquer à ses minables petites occupations : becqueter, chier, becqueter, chier. La fermière, les autres volatiles, le spectateur du film (moi), tout le monde sait que le canard est mort. Pas lui, devant son mur qu'il arrose du sang giclant en fontaine de son cou, éclaboussant ce mur de petits idéogrammes rouges qui ne signifient rien.

Le syndrome du canard finlandais en littérature. Je suis un canard finlandais. La tête toujours vissée sur les épaules, tête d'écrivain avec encore pas mal d'allure sur les photos, mais il suffirait de la retourner comme un

gant pour voir qu'à l'intérieur c'est une tête fripée, sèche et vide.

C'est comme les feuilles de hêtre. Je n'aime pas les feuilles de hêtre qui demeurent accrochées à l'arbre tout l'hiver. Tenaces, mais raides mortes. Insensibles au vent, à la pluie, à la neige, au soleil d'avril. Car elles sont toujours là en avril, crissantes, racornies, beige poussière, alors que tout le reste s'enhardit, enfilant ses petits doigts dans des gants de velours vert. Pourquoi ne tombent-elles pas comme les autres feuilles ? A quoi rime cette exhibition morbide ? Qu'est-ce que les hêtres essayent de prouver ? Si leurs feuilles étaient souples, charnues, vernissées comme celles des sapins, à la rigueur on pourrait avoir des pensées d'éternité. Mais devant cet étalage de momies plates, ces tranches de vieux jambon végétal, ces bouclettes desséchées, que faut-il penser ?

Ne pas insister, ne pas lasser. Les obstinés finissent par passer pour des obsédés. Trop d'écrivains sont des canards tronçonnés. Trop de romanciers des feuilles de hêtre. Trop de gens ne veulent pas finir. Moi si. Je n'écrirai plus.

J'ai déjà arrêté pas mal de choses réputées difficiles, la cigarette, l'alcool, les glucides et les lipides, les revues porno.

Mais arrêter d'écrire sans rechuter, est-ce que je vais y arriver ? Je me méfie. On ne cesse pas d'écrire en claquant des doigts, sûrement pas. Pour le tabac, la bière et le vin, le gras et le sucré, les photos de filles nues, les gens autour de moi étaient plutôt contents que j'arrête. M'encourageant à tenir bon. M'admirant

même. Mais là, pour l'écriture, on va penser que je me fais du mal. Que je me saccage. Dépression ou quoi ? Il y a tellement de gens qui rêvent d'être publiés, ou qui voudraient seulement être fichus d'écrire cent pages – et toi qui peux, tu ne veux plus ? Mais pourquoi ? Mais qu'est-ce qu'on t'a fait ? Oh rien. On ne m'a rien fait. C'est moi tout seul. A cause du canard. Sans le savoir, avec une courte séquence de quarante secondes bleues, des cinéastes finlandais mettent fin à la carrière d'un romancier français. Sujet amusant. A me faire regretter de ne plus écrire. Mais je ne céderai pas. Comme dans tout sevrage, il y a le risque de continuer en douce. Écrire clandestinement comme on continue de fumer ou de boire en cachette. Je parle, moi, d'un arrêt absolu et définitif. Je n'ai prévenu personne. Quand s'en apercevra-t-on ? Peut-être pas avant cinq ou six ans.

« Tiens, me dira-t-on alors, il y a longtemps qu'on n'a rien lu de toi, où en es-tu du prochain ?

– Je travaille. Je prends mon temps. A mon âge, on devient plus exigeant. »

L'autre n'insistant pas. Ayant manifesté poliment son intérêt.

Je n'écris plus et on ne le sait pas. Le nombre de choses que je fais ou que je ne fais pas, toujours en secret. Mes petits mystères fades, empilés de guingois, qui ont fait de moi ce corail pâle, friable. Je continue à déjeuner avec mon éditeur. Je le fais parler – et lui parle – des autres, des livres des autres. De toute façon, je les ai toujours préférés aux miens. Il ne se rend pas compte que je n'écris plus.

L'oisiveté est invisible. Tous ces gens, ces licenciés,

ces évincés, ces renvoyés qui font semblant d'aller travailler, qui s'aperçoit qu'ils trichent ?

Ils tuent le temps à coups de cafés jusqu'à midi, buvant d'abord la moitié de la tasse, puis complétant le niveau avec de l'eau, ce qui leur fait deux cafés pour le prix d'un et un taux de caféine qui reste raisonnable. Ensuite, des bières. Quelquefois un film. Ils connaissent les cinémas avec porte donnant sur une petite rue discrète. Ce genre de porte qui ne s'ouvre que de l'intérieur. Attendant que des spectateurs sortent pour se faufiler. Ignorant sur quel film ils vont tomber. Mais le film compte moins que l'impression rassurante, une fois assis, de faire à nouveau partie d'une société normale, une société de gens qui vont au cinéma.

Autrement, ils sont des poissons rouges rejetés de l'autre côté de l'aquarium. Plantés sur un trottoir, regardant derrière la lame de verre teinté qui était autrefois la fenêtre de leur bureau se profiler la silhouette de Katherine avec un K, mais son diminutif était Cathy avec un C, elle tenait absolument au K et au C, ce genre d'incohérence adorable, c'était leur secrétaire, la seule fille de toute la boîte à ne pas se parfumer, soi-disant que le seul parfum qui pourrait jamais convenir à sa peau étrange et douce devrait être quelque chose à base de fleurs blanches et de caramel, mais elle avait beau chercher ça n'existait pas. Ils cherchaient pour elle quand ils partaient en voyage d'affaires. Fouillaient les rayons des *duty-free*. Sans trouver, bien sûr. Fleurs blanches et caramel. Leur quête du Graal.

Je dis à mon éditeur que je travaille. Lui racontant le prochain livre qui n'existera jamais. Qui s'appellera

*Emma et Anna*. Ou *Anna et Emma*, je ne suis pas encore décidé. D'ailleurs, le seul titre que j'aurais vraiment aimé donner à un de mes livres, c'est *Au-dessous du volcan*. J'aurais aussi beaucoup aimé écrire *Au-dessous du volcan*, évidemment.

Ce que je peux dire à propos d'*Emma et Anna*, c'est que ça devrait se passer à la fin du XIX<sup>e</sup>. Le siècle cache-misère du romancier. Le halo jaune des becs de gaz dans les nuits brouillardeuses, les femmes aux tailles de guêpe, le trot des chevaux sur les pavés mouillés, les soirées à l'Opéra, l'été en Toscane, les villes d'eaux, les cabines de bain sur les plages – il y a toujours un décor facile à planter, une scène de genre à faire.

L'histoire commencerait dans une gare de chemin de fer. La gare de Vienne, en Autriche. C'est une nuit d'hiver, il a tellement neigé qu'on ne voit plus les rails. Les aiguillages sont bloqués, les signaux coincés. Les rares trains qui ont réussi à atteindre Vienne doivent s'arrêter dans cette gare pour une durée indéterminée. Parmi ces trains, il y en a un qui vient de Paris et un autre de Moscou. Sans la tempête de neige, ils se seraient croisés sur un viaduc métallique au-dessus du Danube. Je ne sais pas si les trains entrant ou sortant de Vienne franchissent un pont sur le Danube. Mais qui le sait ? Et surtout, qui s'en soucie ? Puisque le livre n'existera pas, je peux prévoir n'importe quoi. La fiction de la fiction. Ce qu'il faut, c'est donner l'impression de. Avoir du grain à moudre pour endormir la méfiance des autres. De toute façon, je n'ai pas besoin d'un pont sur le Danube puisque – je l'ai dit – la neige a empêché mes deux trains de se croiser. Ils sont rangés l'un à côté de l'autre en gare de Vienne. A la fin du livre ils y seront toujours.

« Tout un roman dans une gare, dit mon éditeur, c'est déjà un défi.

– Oui, tu trouves aussi ? Tu comprends maintenant pourquoi je ne suis pas encore prêt à te faire lire quelque chose. »

Les gens du train français – on en revient au livre – peuvent voir ceux du train russe et comparer le confort de leurs compartiments respectifs. Le train de Paris est plus douillet que celui de Moscou, mais les voitures du train de Moscou sont plus spacieuses que celles du train de Paris. Les locomotives attelées aux deux trains continuant de haleter et de souffler des bouffées d'épaisse fumée. Les mécaniciens maintenant la pression dans les chaudières pour être prêts à repartir dès que le temps s'améliorera. Mais par souci d'économiser la houille, la vapeur est réservée à la machine. Elle ne circule plus dans les tuyauteries qui servent à réchauffer l'intérieur des voitures. Les vitres des compartiments se sont d'abord couvertes de buée, puis de givre. Les voyageurs des deux trains ont alors été invités à descendre et à gagner le buffet de la gare.

Je ne connais pas le buffet de la gare de Vienne. J'imagine une vaste salle éclairée par des lustres. Des arborescences de cuivre avec, au bout, des ampoules enfermées dans des boules blanches. Un muguet géant. Avec de hauts plafonds où sont peintes des fresques à la gloire du machinisme et du progrès. Des diligences essayant vainement de rattraper des trains. Les yeux exorbités des chevaux, l'arrogance des locos. Peintures assez laides, à dominante lie-de-vin.

C'est là qu'Anna (train de Moscou) rencontre Emma (train de Paris). Par hasard assises à la même table. On

pourrait faire un roman rien que sur ce hasard : sachant qu'il y a à peu près quatre cents voyageurs à bord de chaque train, ce qui fait donc huit cents voyageurs en tout, quelles sont, statistiquement parlant, les chances pour qu'Anna et Emma s'asseyent en face l'une de l'autre ? Mais ça n'est pas le sujet.

Elles boivent du chocolat chaud. Se tamponnant délicatement les lèvres du coin de leur serviette après chaque gorgée. De belles serviettes en coton blanc brodées au nom du buffet de la gare de Vienne. La trame serrée de leur étoffe amidonnée, leur odeur de lessive, les empreintes pulpeuses et striées qu'y déposent les bouches chocolatées.

Et maintenant, qui sont cette Anna et cette Emma ?

Tolstoï a écrit qu'Anna Karénine se jetait sous une locomotive. Mais à partir du moment où on achète un roman, on en fait ce qu'on veut, alors rien ne m'empêche de voir les choses autrement. De voir Anna simplement disparaître dans la vapeur qui fuse entre les roues de la locomotive. Profitant de cet épais nuage chaud pour traverser et se retrouver de l'autre côté des voies. Libre, prête pour une nouvelle existence romanesque. Cette idée m'est venue en découvrant que Tolstoï, à l'époque où il rédigeait *Anna Karénine*, commençait à considérer la mort davantage comme un passage que comme une fin.

« Là, dit mon éditeur, alors là, tu as un problème : comment peut-on la croire morte si on ne retrouve pas son corps déchiqueté sur les rails ? »

J'espérais qu'il poserait cette question. Parce que je n'ai pas de réponse.

« Voilà précisément une des raisons qui m'empê-

chent d'avancer dans ce livre aussi vite que je voudrais.

– Que nous voudrions tous. Moi, la maison, les représentants, les libraires, tes lecteurs.

– D'accord, dis-je, mais je suis incapable d'écrire en laissant derrière moi des questions non résolues. »

Et Emma ? Emma aussi a simulé son suicide. Le faux suicide d'Emma Bovary me donne beaucoup moins de mal que celui d'Anna Karénine – il est plus facile de simuler un empoisonnement par l'arsenic qu'une mort violente sous une locomotive.

On a couché Emma sur son lit. Croisant ses petites mains courtes, potelées, sur sa poitrine. Les liant avec un chapelet à gros grains de buis noir. La laissant là. Mais elle n'y est pas restée. S'est échappée d'une manière ou d'une autre. Et gageons que les Rouennais ont été moins surpris par la disparition d'Emma que les Moscovites par celle d'Anna : dans le monde selon Flaubert, l'absence des corps soulève moins de problèmes que leur présence.

Ainsi retrouvons-nous Anna Karénine et Emma Bovary. Survivantes, fugitives et frigorifiées. Lapant du chocolat chaud au buffet de la gare de Vienne. Ayant toutes deux la même façon de rattraper du bout de la langue la mousse crémeuse qui barbouille les commis-sures de leurs lèvres.

« Est-ce que ça concorde, pour les dates ?

– A peu près. Et puis, c'est un roman.

– Oui, dira mon éditeur, c'est un roman. Oui, bien sûr. On fait ce qu'on veut dans un roman. »

Surtout quand on n'a pas l'intention de l'écrire. Mais d'en parler n'engage à rien.

Revenons donc au livre : tandis que les voyageurs des

deux trains s'allongent sur la moleskine des banquettes pour se reposer, des ingénieurs sont appelés pour vérifier que le poids énorme de la neige ne risque pas de faire s'écrouler la marquise de la gare.

« La marquise s'écroula à cinq heures », dis-je pour amuser l'éditeur.

Anna et Emma restent à babiller. Étouffant de temps en temps un petit rire derrière leurs mains gantées. Que se disent-elles, de quoi parlent-elles ? Elles sont neuves et délivrées, le champ des hypothèses est infini. Tombant peut-être amoureuses l'une de l'autre. Si je retiens cette option, elles quittent discrètement le buffet de la gare, montent dans un des trains immobiles et s'enferment dans le compartiment d'une voiture-lit. Mais peut-être pas.

« Leurs galipettes, remarque l'éditeur, ça n'est pas ton propos.

– Non, le seul vrai sujet, c'est comment les deux jeunes femmes utilisent leur liberté après la fin officielle de leurs histoires respectives. »

Une des dernières choses qui reste à inventer en littérature étant de raconter ce qui se passe non pas pendant l'action mais après que la dernière page du livre a été tournée. Les lecteurs font ça couramment.

J'ai pris un jour un avion de Paris à Brive. Un petit avion, il n'y avait qu'une seule hôtesse. Noire, belle. Whitney Houston dans *Bodyguard*. Elle a servi le café en commençant par l'avant. Assis au fond de la cabine, j'ai pu l'admirer tout le temps qu'elle descendait l'allée en distribuant ses gobelets. Quand mon tour est venu, j'ai pris le café, puis je le lui ai rendu en disant que

j'avais plutôt envie d'un jus de pamplemousse. J'espérais qu'elle n'aurait pas de jus de pamplemousse. Bien vu, elle n'en avait pas ! Obligée de rester penchée sur moi pour m'expliquer qu'elle avait d'autres jus, de l'orange, de la tomate et de la pomme. Même de la bière si j'en voulais. J'ai insisté pour du pamplemousse. Elle a répété qu'elle n'en avait pas. Se penchant un peu plus pour me dire ça, comme si j'étais quelqu'un qui entendait mal. Son haleine sentait le sommeil et le laitage. C'était le but du jeu : sentir son haleine. Elle avait dû manger un yaourt avant de prendre son service.

En descendant de l'avion, elle m'a souri gentiment :  
« C'est noté, vous savez, je dirai à la compagnie de prévoir des jus de pamplemousse. »

J'étais sûr de ne jamais la revoir. Je rentrais à Paris par le vol du soir, je ne pensais pas que l'avion qui m'avait amené resterait posé pendant plusieurs heures sur l'aérodrome de Brive. Les avions ne sont rentables que quand ils volent.

Mais le soir, c'était le même petit avion avec toujours la même hôtesse à l'haleine enfantine.

Je me suis demandé ce qu'elle avait bien pu faire entre l'atterrissage matinal à Brive et le retour vers Paris. Entre les deux, quelque chose comme six ou sept heures. Avait-elle passé la journée à flâner dans les rues de cette ville qu'elle devait pourtant connaître par cœur si elle faisait fréquemment la ligne ? Était-elle restée à regarder la télé et à prendre des bains dans une chambre d'hôtel ? Elle connaissait peut-être quelqu'un à Brive. Un homme avec qui elle discutait, jouait au Scrabble ou faisait l'amour.

J'aurais pu l'interroger sur la façon dont elle occu-

paît son temps après l'atterrissage. C'est un privilège d'écrivain de pouvoir poser à peu près n'importe quelle question à n'importe qui. Je lui aurais raconté que je me documentais pour un livre sur les hôtesse de l'air.

Quand elle est venue me proposer du café, elle n'a fait aucune allusion à l'affaire du jus de pamplemousse. N'y pensant plus du tout. Elle m'avait oublié. Ça m'a attristé. J'ai ouvert *Demande à la poussière*, et j'ai essayé de lire. D'habitude, ce qu'écrit John Fante agit sur moi comme une machine à téléporter. Je me retrouve instantanément à Los Angeles, dans les coins les plus pourris de Los Angeles, avec l'impression d'être rentré à la maison. Mais cette fois, je n'arrivais pas à m'intéresser à l'attitude cruelle d'Arturo Bandini envers Camilla Lopez, la serveuse aux horribles chaussures qui travaille au Columbia Buffet.

Continuant à me demander ce qu'avait fait l'hôtesse après l'atterrissage à Brive. Ce qu'elle faisait après tous les atterrissages à Brive.

Sur la page de garde de *Demande à la poussière*, malgré les turbulences qui secouaient l'avion, j'ai noté plusieurs après hypothétiques.

Commençant à éprouver pour les après une fascination qui, peu à peu, est devenue une obsession.

C'est en quête d'un de ces après que je suis parti pour New York, en décembre 2000, à la recherche de madame Seyerling.



